

Roméo Kenfo Dzoyem

Ming Ngning ou sylphide



Prologue

Fin juillet – début août : mois d'excitation et de lamentation pour les élèves, avec la proclamation des résultats des différents examens officiels. C'est aussi un mois de rêve, un mois où on construit des châteaux en Espagne. Parents et frères se joignent à l'excitation de celui ou celle qui a eu un succès. L'embarras gagne le cœur des nouveaux bacheliers. Quel avenir pour demain ? Quelle orientation suivre ? Beaucoup de personnes tentent leur "chance" dans divers concours, sans succès facile autre que la corruption. D'autres, moins fortunés, décident de passer le dernier virage de leurs études à l'université. Mais l'embarras n'est pas toujours levé, car il y a encore celui du choix de la faculté qui pourra procurer du travail.

Illusion !

Le choix fait, le prochain mois devient une période d'agitation, de préparatifs afin de rejoindre le centre universitaire choisi avant la rentrée officielle. Un nouveau cycle d'études naît au cours duquel l'étudiant

devient peu à peu adulte ou de plus en plus enfant, dans un milieu où ses parents n'ont pas trop souvent le loisir de les voir évoluer. La liberté qui surgit soudain des profondeurs de la pensée d'anciens rêveurs fabrique au milieu d'eux des libertins et des égarés qui n'hésitent pas à s'enfoncer dans l'inférieur cercle vicieux de l'université : alcool, drogue, prostitution, vol, crime... L'issue s'entrevoit souvent, un gouffre, où l'étudiant avant de tomber entraîne avec lui beaucoup d'innocents et une fortune colossale de sa parenté. Personne n'est à maudire. Le destin n'y a pas sa place. La seule faute commise est celle d'avoir pensé et cru à la liberté : « je suis libre de faire ce que je veux ! Je suis libre de choisir mes amours... » repensait Yves.

Yves ?! Pauvre étudiant impliqué dans un meurtre par amour pour Agathe. Yves repensait encore aux événements qui avaient précédé son arrestation. En moins de six mois, il était devenu un véritable voyou. Six mois d'université seulement et il a eu la malchance de s'engouffrer dans une sale affaire à cause des caprices d'une fille. Pourtant il n'était pas plus mauvais que les autres étudiants ; il subissait un sort qu'il n'aurait jamais eu s'il était demeuré au lycée. Tout s'était si vite passé qu'il avait du mal à se souvenir de beaucoup de choses.

J'avais obtenu de passer une heure avec lui. Il fallait mettre ce temps à profit pour qu'il me raconte son histoire – ou bien leur histoire. J'étais assis en face de lui dans un petit carré de mur qui servait de parloir dans la cour de la prison de Dschang. Son dénuement était total,

son regret manifeste, son désarroi immense, sa souffrance évidente. Il s'efforçait de me raconter toute leur histoire, telle qu'ils l'avaient vécue, une histoire où j'aurais sans doute eu ma place si je n'avais pas échoué à mon baccalauréat. Yves était mon meilleur ami d'enfance et d'école. Nous avons cheminé ensemble jusqu'en Terminale où il avait passé son examen avant moi.

– Yves, fais un effort, dis-moi ce qui s'est passé. Raconte-moi tout depuis le début, lui dis-je.

– Ce n'est pas facile tu sais.

– Oui, je sais, mais fais un effort.

– Six mois d'aventures, c'est long à raconter en une heure, non !

– Ça aussi je le sais, mais vas-y. Raconte-moi tout. Je viendrai de temps en temps pour écouter la suite s'il le faut. Je ne peux pas tout de même te laisser moisir là sans te rendre des visites mensuelles. N'est-ce pas que je te dois ça ?

– Oui, c'est aimable de toi. Tu es prêt à écouter ce que je vais te dire ?

– Oui !

– Bien. Je vais paraître un menteur à tes yeux en disant des choses qui sortent du commun de ce qu'on peut imaginer, mais tu n'as qu'à croire à ce que tu veux. Nous sommes organisés pour découvrir des vérités qu'on croit nous cacher. Il ne faut pas avoir confiance aux étudiants. Ils sont d'une complicité excessive qui dévoile même les secrets les plus obscurs. J'ai appris très tard qu'il ne faut pas se fier à des

prétendus amis. Les véritables ne se disent pas, ils se découvrent. Voici déjà deux semaines qu'on m'a transféré à cette prison, aucun de tous ceux qui furent mes complices n'est passé me dire bonjour. Or, toi, bien qu'étant loin d'ici, tu as payé un transport pour venir jusqu'à moi pour prendre de mes nouvelles. Je ne voudrais pas que tu rentres insatisfait. Je vais donc te raconter notre histoire, l'histoire d'une bonne partie d'étudiants qui masquent leur véritable identité sous un nom de masse. Que crois-tu du nombre exact d'étudiants qui ne connaissent que les études ? Vingt pour cent seulement des étudiants sont les vrais. Le reste, des aventuriers qui finissent tôt ou tard comme moi, dans un gouffre, dans un échec de leur vie et on se plaint du chômage alors qu'on ne sait rien faire de bon, rien que du mal. J'ai appris qu'on ressort de l'université, souvent sans des licences valides, seulement avec des licences achetées ou même d'autres rédigées par des informaticiens faussaires de la ville, que l'on rentre montrer aux parents en leur disant qu'on a passé une licence, une licence avec laquelle on ne peut se présenter à un concours de peur d'être découvert. Même le gouvernement se méfie déjà de faux diplômes, sans doute que c'est le départ de toute corruption dans les concours de ce pays. On achète un diplôme ou bien on établit un faux, on se présente à un concours et on corrompt pour réussir. Tu vois ce qu'est devenu le pays ?

- ...

- En arrivant à l'université, venus en majorité des

lycées et collèges de campagne ou des zones rurales, on ignore tout de cela. En se faisant des amis, des faux amis je veux dire, on découvre beaucoup de choses. Même les unités de valeurs s'achètent. La "fauchaison" est devenue un loisir pour les enseignants. On n'est plus sûr de ses compétences intellectuelles. Dans quinze pour cent des cas, les notes sont aléatoires. Tes "amis" te mettent au courant du système. On te présente la liberté, le chemin de la facilité et tu es pris entre les dents de l'engrenage. Comment peux-tu maintenant quitter le cycle infernal du cercle vicieux du milieu étudiantin ? Dans la plupart de temps, les parents y ont leur part de faute : une mauvaise éducation de base, où sévices et sévices sont les garde-fous d'un chemin de discipline et de moralité. Lorsque tu quittes ce chemin, tu te sens libre enfin et deviens en même temps aveugle au point de ne pas percevoir les embûches qui sont sur ton chemin et les ravins aux bords du chemin étroit. Ces ravins sont si profonds qu'il faudrait des hélicoptères ou des échelles très longues pour en tirer ceux qui s'y précipitent. C'est pour t'éviter cela que je vais te raconter comme il convient, tout ce que je sais et crois savoir de notre histoire, mon histoire et celle de « Ming Ngning », l'enfant de quelqu'un, comme elle me l'avait dit. Elle sera sûrement longue, plusieurs chapitres, mais cela dépendra de toi et de ta promesse de venir de temps en temps me rendre visite. Tu es toujours de cet avis ?

– Oui, Yves !

– Ecoute donc bien ce que je m'en vais te raconter.

Chapitre 1

« On se rappelle difficilement des dates dans leur exactitude lorsque les faits qu'on accomplit n'ont pas pour destinée leur relation. Tout acte posé devient confus et vogue dans l'esprit quand on y repense. Les dates les plus mémorables comme celles d'un succès inespéré, comme celles d'un échec éhonté, quittent l'esprit et l'oubli s'installe. On oublie beaucoup de choses dites, faites, vécues ; on les oublie volontairement en faisant un semblant qui se justifie ou involontairement malgré de multiples efforts à se les remémorer. Pourtant on y repense souvent, mais pas dans les moindres détails. Il est possible qu'on s'oublie des fois jusqu'à se méconnaître, à oublier son nom comme un amnésique. C'est le cas pour moi. Je ne sais plus réellement qui je suis : Fonka Yves ? Un étudiant ? Un voyou aux fers ? Un meurtrier ou même un homme ? J'ai vite fait d'oublier qui je suis.

Il est évident que je ne me rappelle plus tous les détails sur la route qui m'a conduit dans ce cachot, mais il en est de même certain que mon amnésie ne

pourra me faire oublier Kengne Agathe. C'est un peu à cause d'elle que je suis là à te parler.

Il était environ dix huit heures quand j'arrivai à Dschang, au mois d'octobre dans sa deuxième quinzaine. C'était déjà mon troisième passage sur Dschang et j'y avais déjà retenu une chambre à *Paid Ground*, un bas quartier situé derrière le marché "B", par l'une de ses sorties. Mon cœur était gonflé de joie de me sentir enfin libre, seul maître de moi-même et prêt à vivre une vie à laquelle mon père dans sa sévérité, nous en avait interdit l'accès. Je me perdais déjà dans mes imaginations. Des ballades au cœur de la nuit, des flirts à rattraper, des amours à vivre, la frimousse dans laquelle m'adonner. Tout le bonheur luisait dans mon imagination que je n'aperçus pas les lampes qui brillaient déjà dans la pénombre de la nuit tombante. Il avait plu pendant toute la soirée et la nuit s'était précipitée. J'étais là avec tous mes bagages et rien pour les transporter jusqu'à ma chambre. La ville de Dschang est si petite qu'on n'a pas besoin de taxi ou bien les taximen n'ont rien à gagner dans ce coin qu'ils n'y travaillent pas. C'est pour cette raison que j'étais là à contempler l'immense étroitesse de la chaussée aux bords desquels sont bâtis des immeubles pour la plupart moisis par la force de l'âge et qui constituent le grand centre commercial de la ville. Je regardais éberlué, le spectacle nocturne de cette petite ville comptée parmi les grandes, grâce à son centre universitaire. Ma joie de me sentir libre m'ôtait tout souci, même celui de

déplacer mes affaires d'un seul coup.

Mon regard sillonnait les coins et recoins que mon champ visuel me permettait de découvrir. D'autres étudiants arrivaient aussi dans d'autres cars qui s'arrêtaient devant l'une ou l'autre station service en bordure de la route, pour jouir de l'éclairage des lampes installées devant la boutique et des réverbères suspendus au bout des poteaux. Les moto-taximen affluaient pour se voir confier un travail à prix doublé. C'est un moment où ils savent que les étudiants arrivant sont en possession d'argent. Ceux des étudiants qui n'ont pas assez de bagages, que peuvent transporter une ou deux motos, se payent ce transport onéreux.

J'attendais dans l'espoir et sans souci, de voir arriver un pousseur qui reviendrait d'une commission. Un car s'arrêta devant moi et les voyageurs en sortirent. Je remarquai une belle fille parmi eux. Tout portait à dévoiler sa tendresse : son regard, son visage, ses lèvres naïvement maquillées, sa poitrine bombant de seins que mon regard instinctivement pervers consommait déjà, sa sveltesse qui découvrait en elle un bon mannequin, son allure de fille naïve qui cachait au fond d'elle une seconde personnalité. J'étais absorbé à contempler cette personne que je ne vis pas le pousseur qui s'était approché de moi.

– Vous avez besoin d'un pousseur ? me demanda-t-il.

– Oui, répondis-je avec sursaut, m'étant effrayé de cette voix inconnue qui m'avait tiré de ma léthargie contemplative.

- C'est pour où ?
- *Paid Ground*, vers "Mado City".
- Vous payez combien ?
- Votre prix est le mien ; combien ?
- Bon, donnez cinq cents francs !
- Cinq cents francs ? C'est aussi cher que ça ?
- Il a plu, vous savez... et il se fait déjà tard.
- Je sais, mais ce n'est pas une raison pour manger sur mon dos.
- Vous avez combien alors ?
- Je vous donne deux cents !
- Ça ne peut pas marcher avec deux cents.
- Quoi ? Qu'est-ce qui ne peut pas marcher ?
- Je dis que deux cents, ce n'est pas le prix.

Donnez-moi trois cents et on y va.

- Non, si vous voulez, j'ajoute cinquante francs.
Vous prenez deux cent cinquante francs ?

Sans me répondre, il se mit à charger mes affaires dans son pousse-pousse. Je me retournai pour voir la belle fille apparemment tendre, mais elle s'éloignait déjà, assise derrière une moto. Elle ne devait pas avoir beaucoup d'affaires, car je n'aperçus qu'un seul sac que son chauffeur avait posé sur le réservoir de son engin, entre ses bras. Mes yeux étaient injectés de son image et mon cœur longtemps resté insensible à ce genre de découverte commença à battre la chamade. Je ne parvins pas à chasser de ma mémoire l'image de cette belle inconnue qui avait surgi et disparu simultanément de ma vue, sans me laisser la moindre

chance ou si tu veux, sans me laisser le temps de lui dire bonsoir. Il devait être vingt heures. Je m'en allai, guidant le poussoir, rejoindre ma chambre où je passai une nuit à me remémorer les traits physiques de la belle inconnue, une belle fille aux cheveux noirâtres, au visage brun et aux lèvres luxurieuses, une fille du genre qu'on aimerait rencontrer tous les jours de sa vie. Le désir d'elle s'installait déjà en moi. Un désir qui aurait fini tout seul comme d'autres fois, à la seule différence qu'il ne se serait pas évanoui avec moi entre les murs d'une concession où papa dicte sa loi et ne nous laisse pas le temps pour nous recréer et nous amuser avec les amis. Il aurait disparu si je n'eus plus la joie de la rencontrer. Quelle gêne dans mon cœur !



L'amphi 600 était plein à craquer ce matin-là. Plus de mille étudiants se discutaient les six cents places disponibles, pour pouvoir suivre sans grande gêne le cours de Biologie Générale programmé. Les allées et venues, les cris, le bavardage et autres bruits avaient fait de la salle un véritable appareil assourdissant. Il fallait crier pour se faire entendre. L'amphithéâtre était aussi un marché en miniature. Jusqu'aujourd'hui, on y vend un peu de tout : des friandises surtout pour tromper l'orgueil de la bouche qui se veut toujours bavarder ou mâcheuse pour ne pas se surprendre dans un repos qui

inhibe le parler rapide des enjolveurs qui se définissent dans la drague. Des amitiés naissaient plus vite que les champignons. Les amis séparés par les vacances se retrouvaient quand ils avaient la chance de s'être inscrits dans une même filière. Tout bruissait et tous s'adonnaient à ce bruit, sauf quelques étudiants timides qui avaient certainement peur de ce milieu malfamé. On découvrait toute sorte de personnes : de belles jeunes filles, de jeunes étudiants qui paraissaient des enfants encore, des vieilles filles, de vieux singes, bref des beaux et des laids. Les connaissances se faisaient bon train afin d'entamer une belle épopée estudiantine qui comblera les désirs de chacun.

Je ne m'étais pas exclu du désordre. Je n'avais pas encore rencontré quelqu'un que j'eusse connu, mais je ne m'ennuyais pas à sillonner les quatre couloirs qui scindent la salle en blocs ou rangées. Dans mes enjambées je sifflotais et faisais le faux courageux à dire des bêtises aux filles qui me répondaient par une insulte. C'est ainsi que je parvins à chasser la mauvaise humeur avec laquelle j'avais passé mon week-end, troublé par l'image envoûtante de la belle fille inconnue que j'avais découverte samedi soir, la nuit de mon arrivée. Mes buts fixés à atteindre me revenaient peu à peu et mon visage d'une expression souriante et joviale élucidait toute la joie que je pus avoir en ce moment de me sentir dans un univers si différent de mon lycée dirigé par mon père, de ma maison toujours à ses soins. Mon rêve avait été de

passer mon baccalauréat et de quitter enfin les tyrannies paternelles, rêve qui s'était réalisé et m'avait procuré bonheur et joie. J'étais heureux de descendre et de remonter les marches des escaliers des différents couloirs, de me pavaner sur l'estrade et de me faire filmer à la table professorale, devant le microphone qui l'attendait impatiemment pour que débute le cours. Il avait déjà un retard d'une quinzaine de minutes et cela nous égayait de plus en plus.

Enfin un monsieur dans une blouse blanche entra, se présenta et dicta sa méthode de travail. C'était le Docteur Kamta qui devait nous dispenser le cours de zoologie, la première partie de la Biologie Générale. Son parler semblait franc. Il était posé dans ses gestes. Son regard dévoilait une certaine maturité dans l'enseignement universitaire. Malgré les cris, les insultes et les insolites des étudiants, il parvenait à s'imposer et à imposer son cours. La sérénité estudiantine était souvent interrompue par les cris des « guetteurs » qui criaient à tue-tête à l'entrée d'une étudiante. Ainsi tout le monde levait la tête pour voir l'élue des huées, et le cours continuait.

Mémorable matinée. Même si des choses s'oublient, des choses comme celles de cette matinée ne s'oublient guère ou s'oublient difficilement. Toute la classe fut alertée par l'entrée d'une jeune et ravissante étudiante, au pas mesuré, qui montaient doucement à un rythme régulier malgré les huées, les marches d'escaliers. La jalousie des autres filles à sa beauté les

poussait à crier à la place des garçons. Mais leurs moqueries n'entravaient rien à sa beauté et à son élégance. Les têtes masculines se tournaient vers elle et l'accompagnaient au même rythme jusqu'à ce qu'elle se fut dissoute dans la foule d'étudiants parqués au shaba sans place assise. L'enseignant lui-même semblait troublé par la découverte – car elle en est une – d'une beauté pareille. Mon trouble de samedi fut au comble car il s'agissait de la même personne que j'avais rencontrée. Cette fois, elle avait pris le soin de bien se maquiller et de se vêtir d'une robe couleur de rose avec les pans en dentelles sur des bas en étage. Son classeur reposait sur ses seins et ses mains s'entrecroisaient dessus pour éviter qu'il ne se dérobe. Tout son petit corps était moulé dans cette magnifique robe. Quelle pin-up ! Tout cet habillement et cette physionomie avaient réveillé ma volupté à laquelle je m'adonnais jusqu'à la fin du cours.

*

* *

D'autres garçons m'avaient devancé. Beaucoup d'entre eux avaient eu comme moi le coup de foudre et les plus courageux tentaient déjà leur chance. C'est le mot pour le dire quand on sait qu'on n'est pas le seul à draguer une fille. On reconnaît d'avance qu'il n'y aura qu'un vainqueur, celui qui a de la chance. C'est pourquoi les plus courageux s'étaient déjà lancés à la

poursuite. Chacun voulait se présenter et découvrir son nom. Chacun voulait faire le galant et jouer au courtois et d'attirer sur soi son regard. Mais on avait l'impression de ne pas exister à ses yeux. Alors on reportait, tout triste pour les non habitués et encore plus coriaces pour les plus durs en la matière, l'affaire pour le lendemain.

Dans ma peur, je m'étais borné à la suivre sans éveiller ses soupçons. Je m'étais résolu à passer le reste de ma soirée à la guetter jusqu'à ce que je retrouve où elle habitait. Cela fut une entreprise difficile à réaliser. Je dus d'abord passer une bonne heure à surveiller l'entrée d'un salon de coiffure où elle était entrée. Ma position put être suspecte, mais personne ne faisait attention à moi. Je m'étais transporté, âme, devant l'entrée de la salle où elle tardait à sortir. Je sombrais dans une léthargie de bonheur à la pensée intuitive qu'elle se faisait de plus en plus belle pour moi. Tout autour de moi s'évanouissait et je rêvai que je la tenais par la main pour la promener dans la ville. Nous étions si heureux ainsi. Mon rêve était si plaisant que je m'endormis réellement sur un étalage abandonné au bord de la route. Je fus réveillé par des personnes qui me demandaient si j'étais malade et qui s'éloignaient, surprises de mon attitude : je m'étais précipité vers l'entrée du salon de coiffure, mais elle n'y était plus. C'était comme si elle m'avait ensorcelé pour que je m'endormisse afin qu'elle pût regagner sa maison, en sécurité de toute agression verbale, sûre qu'il n'y aurait plus eu de prétendus qui s'entichassent d'elle. J'étais confus. »

Le gardien vint me faire signe qu'il était temps que je quitte le prisonnier. C'est à regret que je me levai et lui souhaitai bonne chance et surtout du courage en lui promettant de repasser dans un mois pour écouter la suite de leur histoire.

Chapitre 2

« Qui a malencontreusement insinué que la peur donne des ailes ? Elle engendre plutôt un courage à redouter. Elle nous fortifie plutôt et nous rend prêt à riposter à une attaque, bien que l'on croie que la fuite est la suite de la peur. Il n'en est pas toujours ainsi. Que peut-on donc penser de ceux qui ont toujours peur de quelque chose. Fui-ils toujours face à la peur ? Que doit-on penser de la population carcérale ? C'est le dégoût total. Une odeur nauséabonde qui irrite vos narines ; une jungle où on a peur de ne pas tenir jusqu'au lendemain face aux multiples prédateurs que sont d'autres prisonniers et les gardiens ; encore une peur de devenir fou. C'est cette peur là qui nous rend courageux, qui nous redonne espoir de nous en sortir. On a peur de ne pas réussir et c'est alors qu'on réussit. Il ne faut pas confondre timidité et peur car c'est la timidité qui nous évite certaines choses et qui nous incite à fuir. Est-ce la peur qui pousse mon père à me fuir, à refuser de me